

## Mémoire meurtrière

Hélène Lesage

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14827ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lesage, H. (1996). Mémoire meurtrière. *Moebius*, (69-70), 133–138.

## HÉLÈNE LESAGE

### *Mémoire meurtrière*

O combien est heureux qui n'est contraint de feindre  
Ce que la vérité le contraint de penser,  
Et à qui le respect d'un qu'on n'ose offenser  
Ne peut la liberté de sa plume contreindre !

J. Du Bellay

La fenêtre s'est imposée le matin, dès mon réveil. Image singulière, énigmatique et sévère que, d'abord, j'ai cru appartenir au rêve.

Pour ne pas exposer précipitamment les sels du révélateur à la lumière trop vive du plein jour et risquer de la perdre, je la gardai captive derrière mes paupières closes où je m'efforçai de la rattacher à d'autres visions oniriques que la nuit avait bien voulu me laisser. Aucune réaction en chaîne ne se produisit. Je décidai alors de cligner les yeux et d'étirer les bras. Il faisait jour comme chaque fois que je me réveille. Je n'ai jamais été insomniaque.

Simple ouvertures accrochées au sommet de mon visage entre la frange embroussaillée et les pommettes saillantes, mais vides et pas encore vraiment fonctionnelles à cause de la myopie, mes paupières entrouvertes clignotaient comme des lucioles dans le rai de soleil. Surprise! Elle était encore là, curieusement développée, déjà obsédante, braquant sur moi son objectif. Le flash aveuglant du jour avait rendu visible son image latente...

Je rentrai mes bras nus sous le drap. Réflexe de pudeur devant l'œil de cette caméra indiscreète. Je n'aime pas être surprise à mon réveil, voilà tout. À défaut d'oreilles, qui sait si les murs...?

Mais le trou m'aspirait corps et âme tel un siphon. J'éprouvais les effets curieux du vertige: la tête qui tourne, la nausée comme à la descente d'un manège. Pour ne pas tomber, il me fallait ancrer au plus vite quelque amarre sur la surface plate et tangible de ce mur au blanc immaculé, désespérément lisse. Mais rien n'y avait de prise ni n'accrochait le regard sinon cette ouverture semblable à un œil entrouvert. Je m'emparai de mes lunettes et les chaussai sans pourtant réussir à gommer la vision singulière. Elle était encore là, plus précise devant mes paupières dessillées, offerte à ma contemplation, mais étrangement hermétique. On eût dit la moitié verticale d'un masque de nô privé de sa bouche cerise et du mouvement de l'acteur. Je décidai néanmoins de m'y agripper comme à une bouée.

La comparaison qui me trottait par la tête me surprit. Je décidai de noter ce détail pour subjuguier l'oubli: «fenêtre comme un œil entrouvert». Je réalisai en inscrivant ce fait qu'il était capital sans pour autant en comprendre la signification. Qu'importe, il ne me revenait pas d'analyser, seulement d'enregistrer sagement les faits dans la mémoire de la machine qu'ils m'avaient laissée. Ce que je fis.

Sur ce mur, pas un cadre, pas une photo, pas un souvenir, pas une trace pour m'indiquer le lieu où je me trouvais ou mon identité. Comme un poisson dans un bocal, un plongeur dans son bathyscaphe, je nageai au sonar d'une amnésie plus que partielle.

À travers le hublot des lunettes, mes yeux se mirent à parcourir lentement la surface de la paroi. Il était péremptoire qu'ils remarquassent la moindre altération significative. Avec étonnement et satisfaction, ils découvrirent bientôt une jumelle: une autre fenêtre semblable à la première. Plutôt qu'une fenêtre, à nouveau une fente; comme l'autre, tout aussi muette. Le détail n'était point sans conséquence. Non pas qu'à son tour elle fût muette, mais qu'elle fît paire avec la première. La surface du mur ne révélait pas d'autre élément notoire. Absorbée comme un liquide par une éponge avide, je ne pen-

sai pas à tourner la tête pour trouver d'autres échappatoires, une porte, un couloir, de la profondeur, que sais-je? Peut-être n'y en avait-il pas. Je me concentrai uniquement sur ELLES, cherchant à percer leur mystère. Je devinais qu'elles ouvraient sur le ciel, que le ciel était bleu, si bleu, si calme... et qu'il faisait jour par-dessus les toits quelque part. Mais aucune vision d'arbre «berçant sa palme»... N'était-ce donc point une déduction hâtive que de penser: le ciel est bleu, il fait jour...? On pouvait avoir intentionnellement peint le carreau pour me tromper. Devais-je me fier au fruit toujours probable de la folle du logis? Je me mis aussitôt à douter de la réalité du ciel — que j'avais pourtant spontanément imaginé — pour me croire tout simplement en plongée au fond de la mer ou à bord d'une machine à remonter le temps, entourée par l'azur infini d'une profondeur aussi insondable que l'éternité.

Pas même un nuage dans l'encadrement des fenêtres où appuyer le regard, le reposer, le nourrir et me rassurer. Un nuage eût suffi pourtant. J'aurais pu y découvrir des formes et des figures comme dans les tests de Rorschach. De le voir animer le morceau de verre, badigeonner de blanc le bleu inerte, j'aurais su qu'il s'agissait bien du ciel et cessé de croire à un simulacre possible, à une mystification dont ma tête était peut-être le jouet ou l'enjeu. Et je me serais probablement sentie revivre.

J'ai immédiatement pensé à un cadre, l'habitude... En fait, à bien regarder le tableau à la Mondrian qui me faisait face, il n'y avait pas à proprement parler des montants et des traverses comme aux fenêtres ordinaires, ni rideaux, ni tentures, ni trace de persiennes ou de volets, pas de stores vénitiens non plus, aucun repère organisé qui tel un isotope radioactif de carbone les eût datées et m'eût, par ricochet, située. C'était plutôt des embrasures pratiquées dans l'épaisseur du mur, comme les meurtrières des anciens châteaux forts mais disposées horizontalement et dont l'ensemble du mur constituait le cadre. Ainsi, naturellement, me faisaient-elles penser à des yeux. Des iris bleus mais sans pupille, vides

d'expression. Étrangement, leur bleu rappelait celui de mes propres yeux. Simple coïncidence ou projection... Rien d'étonnant, je passais des heures à étudier mon propre regard devant le miroir; lui non plus je ne le sentais pas m'appartenir; *tout m'était autre, y compris moi-même.*

Je n'arrivais pas à déterminer comment le verre était fixé. J'imaginai qu'il devait être prisonnier du mur, enchâssé dans sa masse qu'il prolongeait. Pas de réelles ouvertures donc mais des trompe-l'œil pour attirer le regard qui s'y accrocherait pour chercher à fuir plus loin; n'est-ce point finalement le rôle des fenêtres que d'ouvrir sur un au-delà des limites? On cherchait certainement à me leurrer une fois de plus, à me donner l'illusion du monde comme le faisaient les peintres dans les tableaux de la Renaissance. Ainsi j'avais peut-être affaire à un mur aveugle maquillé..., habile artifice de maître auquel je me résignai à ne pas résister. J'étais certainement déjà captive du regard inséré dans le mur...

Le mur à son tour subit l'imposture, enchâssé qu'il était dans le croisement de nos regards comme un trait d'union: mon regard, le mur, le regard. Mon regard-le regard. L'analogie me plongeait dans les entrelacs des similitudes, dans leur jeu diabolique; l'évidence ultime éclata bientôt dans toute son horreur: **j'étais effectivement prisonnière de ce pan rigide comme une meurtrière.** Enfermée dans le délit horizontal du mur, comme une faille dans la stratification de l'image que mon regard avait de lui-même construite. Telle était la lecture à laquelle j'étais «livrée». Murée vive comme une suppliciée des temps jadis sans possibilité de fuir autrement que dans la contemplation de ce spectacle hallucinant qui me condamnait.

C'était comme un dessin d'Escher. Le mur qui contient l'œil qui contient l'œil qui contient le mur qui... Le vertige de la *mise en abyme*, organe d'un retour sur moi-même dont je ne parvenais pas à saisir l'intelligibilité, me donna envie de construire des échafaudages pour m'évader loin de cet œil de

cyclone dans lequel je tourbillonnais à la dérive. Je me mis à tracer de mémoire des échelles de secours, mais les veines des marches me ramenaient inévitablement au cœur de l'inaction où j'allais irrémisiblement m'enliser. J'avais beau tenter de tracer autour de ce mur des escaliers illusoire pour sauver le regard prisonnier et lui donner une perspective, ils me/nous ramenaient toujours au support infernal qui cernait ces yeux-fenêtres, le mur, auquel je/nous ne pouvais/pouvions échapper à cause des symétries évidentes et des redondances formelles. Impossible de fuir. Comme une main tenant un globe réfléchissant qui la tient. Peinture d'une peinture qui se contient. La peur de l'infini d'un processus définitivement clos était inscrite sur la blancheur lisse d'un mur stupide qui me/nous tenait prisonnière/s, recluse/s. J'étais effectivement enfermée **dans une oubliette** tout comme ces fenêtres dans le mur.

L'image qui me vint tout à coup fut celle d'une page lisse et blanche avec la marque d'un **M** comme mémoire ou meurtrière/s dans le vélin blanc du papier. Au sommet, un titre était accroché aussi naturellement qu'une clé sur le porte-clés d'un gardien de prison...

Anamorphose inévitable et quasi nécessaire pour donner l'illusion d'une ligne de fuite et assurer ma sauvegarde. Je me crus sauvée : le mur était devenu page, la page, porte-clés, il suffisait d'y tracer des graffitis comme les prisonniers dans leur geôle.

Circularité obsédante, la clé du titre me renvoyait à la fenêtre du mur dont je cherchais inconsciemment la porte depuis le début, à un trou de mémoire où pas un cadre, pas une photo, pas un souvenir, pas une trace, RIEN ne s'inscrivait. Seuls ces yeux de mur qui me fixaient de leur pupille absente et me renvoyaient invariablement ma propre image comme si j'en avais été le modèle réduit, à moins que ce ne fût le contraire.

C'est ainsi que l'image, cette image, peu à peu imposa son sens dans ma tête, d'elle-même, derrière

mes paupières entrouvertes : le mur aux meurtrières confinait la folie du jour et faisait sens.

Ce n'est pas la première fois qu'un tel phénomène se produit. Le médecin m'a déjà dit que c'est normal. Il continue à prétendre, malgré les échecs successifs, que la mémoire reviendra au fil des associations et que je dois lui faire confiance. Il dit aussi que l'anamnèse est un processus lent et complexe, que sans mon aide, il ne peut rien. Il m'a demandé de noter tout ce qui retient mon attention, toutes les images qui surgissent, quelles qu'elles soient. Je ne lui ai pas encore parlé de ces fenêtres qui se sont dessinées devant mes yeux comme des miroirs, je n'ai pas osé. Comme toujours il va chercher à interpréter ce que je dis, tenter de traquer ce qui me retient prisonnière comme une meurtrière depuis l'accident. Un accident...?

Et si c'était cela précisément qu'il cherche, un crime tapi dans l'inconscient qui obture les souvenirs... Il a parfois l'impression que je résiste...

« Contentez-vous de vous livrer, c'est le seul moyen de délivrer votre mémoire », m'a-t-il dit lors de notre dernière séance... Il n'a pas parlé de « conscience » mais j'ai bien senti qu'il hésitait.

Mon carnet est rempli de notes de ce genre mais nous n'avancions pas. Comme moi il tourne en rond. Nous sommes comme des lions dans une cage. Chaque vision renvoie ma propre image démultipliée comme une poupée russe; chaque pelure arrachée est l'exacte réplique de la suivante, je suis un oignon auquel jour après jour il inflige des coups de scalpel sans comprendre... mais je suis sûre que cette fois, quand il lira les aveux confinés dans la mémoire de l'ordinateur, il ouvrira enfin la porte pour me conduire à l'échafaud où je perdrai définitivement la tête...